

### **Billy van Berchem, homme de société**

(1772-1857)

Voici un article nécrologique sur Billy van Berchem, soit Guillaume [21] Berthout van Berchem (voir chap. X de la Généalogie) :

*« Il y a peu de jours que nous avons vu disparaître encore du milieu de nous, dans la personne de M. Guillaume van Berchem, un des derniers représentants de cette société choisie que Genève a eu le privilège de posséder durant les années qui ont suivi notre Restauration.*

*M. van Berchem était né en 1772, dans le pays de Vaud, où son père, le baron van Berchem, ancien ministre du Stathouder de Hollande à Constantinople, s'était établi vers le milieu du siècle dernier. Appelé très jeune à Marseille auprès de ses parents maternels, M. van Berchem fit partie de l'expédition malheureuse envoyée au secours de Lyon qu'assiégeaient les troupes de la Convention, et il fut condamné, comme tous les autres officiers de cette colonne auxiliaire, à avoir la tête tranchée ; il échappa à ce péril, et, dissimulant son nom, il s'enrôla dans la cavalerie française comme simple soldat. Mais son régiment ayant été appelé à faire les premières campagnes d'Italie, il s'éleva bientôt au grade de chef d'escadron de hussards, puis à celui d'adjudant général et d'aide de camp du général [Amédée de] La Harpe. Cette carrière, dont les brillants débuts pouvaient faire présager le succès et même lui valurent plus tard la croix de la Légion d'honneur, fut interrompue par la mesure qui fit réformer bon nombre d'officiers de l'armée d'Italie à cause de leurs opinions politiques. Rentré dans la vie privée, M. van Berchem vécut durant plusieurs années à Paris, au milieu de cette société brillante qui se reconstituait au sortir de la révolution et dont son esprit, comme ses manières, reproduisaient l'élégance, la grâce et l'urbanité. Appelé en 1810, par suite des relations qu'il y avait formées, à entrer dans la maison de l'impératrice Joséphine en qualité de grand veneur, il resta attaché à cette princesse jusqu'à sa mort. L'impression qu'il avait produite sur ceux qui se trouvaient alors en rapport avec lui, se peint dans cette phrase des Mémoires de la duchesse d'Abrantès : "M. van Berchem est le seul homme que j'aie connu dont l'esprit ait du cœur et dont le cœur ait de l'esprit."*

*En 1815, M. van Berchem, qui avait déjà séjourné auparavant quelques années à Genève, voulut s'y fixer d'une manière définitive, et il se fit recevoir citoyen de notre canton. Etabli à Céligny, il fut nommé maire de cette commune qu'il réorganisa, et à laquelle il a rendu pendant une longue gestion des services qui n'ont pas été oubliés. La présence de tous les habitants de Céligny à son convoi [funèbre] en a été la meilleure preuve. Aussi serviable dans les rapports privés que judicieux dans les fonctions administratives, il avait gagné la confiance et l'affection de tous. Chargé par le gouvernement de présider à la formation du contingent de cavalerie que Genève devait fournir à la Confédération, il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction soit de ceux qui la lui avaient confiée, soit de ceux qu'il fut appelé à commander. Sa courtoisie et sa bonne grâce étaient pour lui, avec une intelligence prompte et nette, de sûrs moyens de succès. Il en fit l'épreuve dans une mission délicate que lui donna en 1818 la Confédération suisse. Il s'agissait de se rendre à Vienne pour défendre et sauvegarder les intérêts des citoyens suisses porteurs d'inscriptions du Monte Napoleone, à Milan. Cette dette publique, créée par le premier empire, était répudiée par l'Autriche, et nos compatriotes, de Berne et de Genève surtout, se trouvaient ainsi menacés de perdre un capital de plusieurs millions. Les efforts, l'activité et la persévérance de M. van Berchem, ainsi que ses relations personnelles avec le prince de Metternich, finirent par triompher, non sans peine, des obstacles qu'il rencontra comme commissaire fédéral, et l'Autriche, après avoir reconnu la légitimité des créances suisses, les a dès lors régulièrement payées.*

*Quoique membre du Conseil Représentatif, M. van Berchem n'a jamais joué parmi nous de rôle politique ; il était essentiellement, dans le meilleur sens du mot, ce qu'on appelle un homme de société et, par les qualités aimables de l'esprit et du cœur, il trouvait et occupait dignement sa place à côté des Lullin de Châteauevieux, des de Candolle, des Sismondi, des Favre, des Maurice, et de tant d'autres hommes éminents avec lesquels il rivalisait, sinon en savoir, du moins dans l'art de converser et de plaire. Il a survécu à cette génération, et il s'est éteint dans la retraite où depuis plusieurs années il s'était renfermé pour achever au milieu des soins de sa famille, et sous l'influence des sentiments chrétiens qui lui étaient devenus précieux, une longue existence commencée dans des conditions bien différentes. Sa parfaite bienveillance, son désir d'obliger, l'agrément de ses manières et la délicatesse de ses sentiments rendront sa mémoire chère à tous ceux qui l'ont connu. »*

[RILLIET, Albert], *Journal de Genève*, 24 avril 1857.

\* \* \* \* \*